

Les paradoxes du voyage

Caroline Châtelet

Numéro 175 (2), 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Châtelet, C. (2020). Les paradoxes du voyage. *Jeu*, (175), 72–76.

Les paradoxes du voyage

Caroline Châtelet

En France existe une tradition plus ou moins récente : le voyage de presse, pratique aux conséquences réelles, quoique déniées, sur le travail critique.



*Joyeux Calvaire – Hommage aux Cowboys fringants (Cirque du Soleil), mis en scène par Jean-Guy Legault, présenté à l'Amphithéâtre Cogeco de Trois-Rivières en juillet et en août 2019. Fait assez rare chez nous, le Cirque du Soleil organise et paie le déplacement des journalistes de Montréal et de Québec à la première de ses spectacles offerts en été à Trois-Rivières. La production *Hommage aux divas québécoises*, prévue à l'été 2020, a été reportée d'un an, pour les raisons que l'on sait. ©Marie-Andrée Lemire*



Il est de bon ton de déplorer, avec la crise de la presse, la raréfaction des espaces dévolus à la critique. On s'interroge moins quant aux conditions dans lesquelles elle s'exerce aujourd'hui et à l'influence des modes de financement sur son existence. La vente d'encarts publicitaires et les autres partenariats avec des institutions culturelles participent, en France, à l'équilibre budgétaire fragile des magazines, spécialisés ou non. Une lectrice ou un lecteur avisé pourra s'amuser à feuilleter une publication et à faire le lien entre telle publicité et tel article portant sur... le même spectacle. Si tous les médias ne sont pas concernés —certaines revues sans pub échappant à ces vases communicants—, il existe d'autres pratiques bien peu éthiques. L'une de celles-ci est le voyage de presse.

Le voyage de presse (vdp), tout·e critique dramatique travaillant en France en a fait l'expérience¹. Sollicité·es par un·e relationniste de presse, journalistes et blogueurs ou blogueuses sont invité·es dans un théâtre en province, parfois à l'étranger, afin d'assister à un ou des spectacles. Effectués en une soirée ou dans la même journée —en plusieurs jours pour les festivals—, ces déplacements découlent de la structuration et de l'organisation du milieu théâtral public français. Dans un pays marqué par la décentralisation et où le schéma majoritaire de la création repose sur la coproduction, le vdp est un maillon de la chaîne. Par ce moyen, le ou la journaliste découvre un spectacle avant sa tournée dans d'autres villes. La critique est alors souvent attendue par les théâtres et par les artistes comme un article d'annonce, participant à la communication autour de l'œuvre.

OBSERVATION PARTICIPANTE

Dès mes premiers voyages de presse en 2010, j'ai eu envie d'écrire là-dessus. Pour une jeune critique découvrant son champ professionnel, il y avait là quelque chose

1. À titre personnel, j'en ai effectué six dans les cinq derniers mois.

de fascinant et d'étrange. Fascinant par les dynamiques de groupe, la sensation de voir l'attaché-e de presse se muer en G.O. de Club Med: répondant dès la montée dans le train aux *desiderata* des uns (faim, soif); rassurant les autres sur le déroulement de la soirée (oui, un repas était prévu après le spectacle, oui, une voiture nous conduirait de la gare à l'hôtel puis au théâtre, etc.). Étrange par la manière dont ces dispositifs masquent pour quelques heures les rapports de classe (je comprendrai vite que les hiérarchies demeurent, et que les déplacements à l'étranger, par exemple, ne sont proposés qu'aux médias ayant pignon sur rue). Là où le placement dans une salle signale habituellement à chaque critique son rang dans la hiérarchie du théâtre concerné (indexé en vrac sur sa légitimité intellectuelle, la fréquence de ses articles, comme sur la notoriété de son média), les vdp mettent tout ce petit monde sur un même rang. Par la grâce du vdp, sa convivialité — pas automatique, mais usuelle —, l'arrachement à Paris et aux habitudes, le simple blogueur comme la pigiste côtoient les salarié-es de grands quotidiens. Ils peuvent échanger entre confrères et consœurs, dans l'illusion provisoire et tacite d'une égalité.

Pendant le voyage, chacun-e est au travail. Il y a les relationnistes de presse qui, dans un contexte où il est ardu de contacter les critiques, peuvent sereinement évoquer leurs autres projets. Il y a les journalistes qui, en découvrant un lieu, des artistes, les enjeux politiques d'un territoire, trouvent matière à de futurs articles. Dans un secteur dont les membres sont de plus en plus isolé-es (par le statut de pigiste, par la masse de travail), le vdp permet de construire et de consolider son réseau, et on y glanera des primeurs ou y décrochera une nouvelle collaboration. Deux critiques m'ont indépendamment confié pratiquer assidûment les vdp, l'un en espérant vendre aux théâtres des encarts de publicités pour son site internet (en vue de se salarier), l'autre pour leur proposer un projet de balados clés en main. Mais lorsque le vdp devient le moyen pour démarcher



La une du quotidien *Le Monde* du lundi 1^{er} juillet 2019.

de potentiels « partenaires », quelle est la liberté de parole des journalistes? Cette donnée économique ne produit-elle pas une critique de complaisance?

MAIS EN FAIT, C'EST PIRE

Au-delà de ces cas isolés, c'est la quasi-totalité de la profession qui se trouve prise dans un système pervers. Jusque dans le courant des années 1990, ce sont les journaux qui prenaient en charge les déplacements — il y eut même un temps où la SNCF² fournissait des abonnements aux membres du syndicat de la critique de théâtre. Aujourd'hui, très peu de médias (presse papier, radio ou internet) assument ces coûts (citons les quotidiens nationaux *Le Monde* et *Libération*). Interrogée, la critique du *Monde* Fabienne Darge confirme: « Le journal prend en charge tous nos déplacements [à Brigitte Salino et elle-même] en France et, la plupart du temps, à l'étranger, festivals compris, même s'il arrive que nous acceptions des voyages de

presse clés en main. » Ces vdp « tout compris » sont rares, à raison d'environ un par an, et concernent des destinations lointaines, ou « des artistes qu'[elles connaissent] et [apprécient]. » La journaliste d'ajouter: « Le fait que le journal assume nos déplacements donne évidemment une liberté appréciable... » Quid des autres médias? Ce sont les théâtres qui paient train ou avion, hôtel et restaurant — quand ce ne sont pas, comme la tendance se développe plus récemment, directement les compagnies (indépendantes, donc fragiles financièrement). Loin d'être circonscrit au spectacle vivant, ce phénomène touche toute la culture.

Comme le relevait un article³ de la *Revue du Crieur*, les voyages, « partenariats discrets et publi-information camouflée » sont présentés aujourd'hui comme les conditions nécessaires à l'existence même (des) pages culturelles. Sans qu'aucune mention ne stipule les conditions de réalisation des articles... Cela dit, tous les vdp ne se valent pas: quelques jours aux îles Marquises aux bons soins du Musée du quai Branly, ou à Montréal pour découvrir Messmer « le fascinateur » ne sont guère comparables avec une nuit à Béthune ou à Nantes. De même, la période fastueuse est, sauf exception, révolue.

DE L'AUTO-CENSURE

Néanmoins, il y a bien des effets induits, notamment une focalisation de l'attention sur certaines œuvres et l'*invisibilisation* d'autres. Ce qui se joue est un transfert (partiel, mais bien réel) des choix rédactionnels des médias aux structures culturelles et aux artistes prêt-es — et aptes! — à y mettre le prix. Enfin, aussi libre que se considère tout-e journaliste, il lui est difficile de ne pas prendre en compte de manière inconsciente les conditions de son déplacement. Interrogé sur le cas du Québec — où les vdp existent très peu en raison de la faible circulation des spectacles —, le journaliste et critique Philippe Couture (qui s'est rendu à Paris à l'invitation de la compagnie

2. Société nationale des chemins de fer français.

3. Dan Israel, « Les secrets inavoués du journalisme culturel », *Revue du Crieur*, n°4, 2016.



Joyeux Calvaire – Hommage aux Cowboys fringants (Cirque du Soleil), mis en scène par Jean-Guy Legault, présenté à l'Amphithéâtre Cogeco de Trois-Rivières en juillet et en août 2019.
© Marie-Andrée Lemire



Mind the gap, qui peut se traduire par « Attention au vide », symbole du métro de Londres, peut aussi vouloir dire « Attention à l'écart »...



La une du quotidien *Libération* du vendredi 28 février 2020.

UBU de Denis Marleau pour sa création d'*Agamemnon* à la Comédie-Française) n'a pas senti compromise sa liberté de presse. Il relève: «Même si officiellement la compagnie ne fait pas pression pour influencer le contenu des articles, il peut exister une sorte de non-dit, qui place le ou les critiques dans un certain inconfort et peut en pousser certain·es à se sentir redevables.» Mais aucun·e critique interrogé·e ne dit s'interdire de dire du mal d'un spectacle — moi la première. Alors, d'où vient mon léger malaise lorsque le spectacle vu en vdp est mauvais? Jusqu'à quel point cette gêne marque-t-elle mon article? Qu'en est-il *vraiment* pour mes collègues? À les lire, les stratégies sont diverses: aux côtés d'articles favorables ou polis, d'autres «contourneront» le spectacle, la critique évoquant largement le parcours de la compagnie, le texte, avant de régler son sort, en quelques phrases finales, à la mise en scène. Certain·es critiqueront avec un brin de fermeté — celle-ci n'aurait-elle pas été plus affirmée sans vdp?

Il y a bien, quoi qu'on en dise et lise, une corruption morale dans cette promiscuité, faisant des journalistes «les partenaires plus

ou moins obligés d'un pacte passé avec les artisans⁴» de la fabrique de la culture. Cela entame l'indépendance de la presse et peut accentuer son caractère consensuel. Mais les effets d'autocensure induits, leur influence néfaste sur le travail critique, et le problème éthique soulevé par ces pratiques, personne ne les remet en cause. Dans un univers professionnel où la précarité est galopante, les journalistes acceptent ce système dans un déni collectif, au détriment de leur responsabilité critique. De cela, il n'est pas sûr que le théâtre ni la critique sortent grandis... •

4. *Ibid.*

Critique dramatique et journaliste, **Caroline Châtelet** collabore avec les revues et magazines *INCISE*, *Frictions*, *Novo*, *Regards*, *Théâtre(s)*; les sites internet AOC media, Sceneweb; l'émission *La Dispute* (France Culture). Elle enseigne également à l'Université d'Amiens et à la Sorbonne Nouvelle-Paris 3.